

# Correspondance de Mademoiselle Bizarre

**Henri-Pierre Jeudy**

Sociólogo do CNRS(LAIOS), escritor, autor de inúmeras obras entre elas *O corpo como objeto de arte* ; *Les usages sociaux de l'art* (Circé) ; *L'absence d'intimité* (Circé) ; *La machinerie patrimoniale* (Sens et Tonka) ; *Aligato* (La lettre volée).

**Claudia Maria Galera**

Doutora em literatura comparada, ex-professora de l'Université de Marilla, atualmente pesquisadora do Laboratoire d'Anthropologie des Institutions et des Organisations Sociales, co-responsável por um estudo sobre a transculturação para o Ministère de la Culture à Paris

---

## **Resumo**

Neste texto, Henri Pierre-Jeudy e Claudia Maria Galera escrevem sobre o fantasma de Mademoiselle Bizarre, morta aos 24 anos e que passa a viver em um armário. O curioso texto-reflexão apresenta a correspondência da moça e de um seu amigo.

**Palavras-chave:** corpo, correspondência, imaginário.

## **Abstract**

*In this text, Henri-Pierre Jeudy and Claudia Maria Galera write about the ghost of Mademoiselle Bizarre, dead with 24 years old and that begins to live inside a closet. The curious text-reflexion presents the correspondance of the young woman and a friend.*

**Keywords:** *body, correspondance, imaginary.*

## **Résumé**

*Dans ce text, Henri-Pierre Jeudy et Maria Claudia Galera écrivent sur le fantôme de Mademoiselle Bizarre, morte à 24 ans et que commence a vivre dans un armoire. Le curieux text-reflexion présente le correspondance de la jeune femme et d'un ami à elle.*

**Mots-cléf:** *corps, correspondance, imaginaire.*

Mademoiselle Bizarre est décédée le 18 janvier 1896. C'était un jour très froid. Il devait faire  $-15^{\circ}$  en Lorraine, où elle habitait. Elle avait vingt-quatre ans quand elle est morte d'une pneumonie qui l'a emportée en quelques jours. Mademoiselle Bizarre avait vécu au Brésil pendant de longues années. Une fois décédée, elle s'est réfugiée dans l'armoire près du lit où il dort quand il vit à la campagne. Il sait qu'elle est là car il l'entend la nuit ouvrir la porte et marcher dans sa chambre. Elle peut bien être discrète, la porte de la vieille armoire grince. Jamais il n'allume la lumière, il respecte l'obscurité dans laquelle elle évolue. Il entend les bruits légers de l'étoffe amidonnée de sa robe quand elle passe près de la commode qu'elle effleure. Il ne bouge pas, il ne sait pas si elle ignore sa présence, il ne le croit pas. Il attend les nuits de pleine lune pour la voir. Comme il ne ferme pas ses volets, la lumière pâle des rayons lunaires pénètre par les deux fenêtres, il aperçoit plus nettement alors mademoiselle Bizarre qui, chaque fois, jette un coup d'œil en direction du jardin. Il a vu à plusieurs reprises son visage, avec cette peau si blanche qui lui laisse penser qu'elle porte un masque. Ce qu'il n'a jamais réussi à distinguer, c'est la couleur de ses yeux en amande. Tantôt il croit les voir aussi rouges que le sang, tantôt il les trouve verts, de ce vert qui blanchit légèrement sous les paupières d'albâtre.

Après avoir fait quelques pas dans la chambre, mademoiselle Bizarre reste un moment devant la grande glace placée au-dessus de la cheminée. Il la voit de dos, et si c'est la pleine lune, il aperçoit ses épaules dénudées, dégagées par la large échancrure de sa robe. Ensuite, elle ouvre la porte, passe dans le couloir, la ferme, et disparaît dans la maison. Tant qu'il ne se lèvera pas pour la suivre, il ne saura jamais ce qu'elle peut bien faire durant la nuit. Il imagine qu'elle retrouve ses habitudes, qu'elle s'installe dans le salon et qu'elle lit. Quand il se lève le matin, il remarque que rien n'a changé, elle est retournée s'installer dans l'armoire, elle n'a laissé aucune trace de son passage, mais lorsqu'il cherche ses propres affaires, il sait que sur la gauche, il y a cette robe qu'elle porte la nuit. La maison a été achetée avec l'armoire et la robe, et personne n'a retiré ni porté la robe. Parfois, il touche l'étoffe, il éprouve alors une étrange sensation, ses doigts atteignent de la peau froide dans les pliures, et cette peau si froide se réchauffe s'il ne retire pas sa main.

Une nuit, il ne s'est pas couché. Il est resté assis dans un fauteuil près de la cheminée. Il l'a attendue. Mademoiselle Bizarre est sortie de son armoire à trois heures du matin. Il n'a réussi à percevoir un léger bruit qu'au moment où elle a ouvert la porte de la salle. Pour ne pas l'effaroucher, il n'avait laissé aucune lumière allumée, il n'avait point fait de feu dans la cheminée. La pénombre n'était altérée que par la clarté de la lune. Elle est passée près de lui, il a senti l'étoffe de sa robe qui l'effleurait. Il n'a pas osé lui parler. Le temps s'est arrêté, il a baissé ses paupières comme on tire un rideau de scène. Il a rouvert les yeux quand il a cru entendre un petit cri. Mademoiselle Bizarre était près de la fenêtre qui donne sur le jardin, elle observait la nuit. Lui, il avait une vue en clair obscur sur sa silhouette. A travers l'étoffe raide de sa robe amidonnée, il apercevait son corps magnifique qui, à cause des lueurs nocturnes, devenait presque transparent. Il a fini par quitter son fauteuil pour s'approcher d'elle. A un mètre tout au plus, immobile derrière elle, il a été tenté de la toucher mais il ne l'a pas fait. Il a eu bien trop peur de rencontrer le vide, de toucher le vide. Mademoiselle Bizarre écrivait

des lettres toutes les nuits. Elle s'installait dans son bureau, elle prenait la plume d'oie et l'encrier qu'il avait conservés. Et elle écrivait.

La nuit suivante, il décida de rester derrière l'armoire, debout et sans faire de bruit. Au moment où il crut que Mademoiselle Bizarre tentait de mettre sa robe pour sortir, il entrouvrit la porte, il vit pour la première fois ce corps d'albâtre qu'il avait tant imaginé. Sa peau était d'un gris clair surprenant, avec des tâches discrètes, presque fondues, d'une couleur plus marbrée, et ses cheveux châtain lui cachaient en partie les épaules. Il aperçut ses hanches, ses fesses toutes rondes, le gris clair de sa peau devenait verdâtre, de cette couleur que laisse la mer lorsqu'elle s'est retirée depuis longtemps et que les algues ont déjà longuement séché au soleil. Les poils noirs de son pubis semblaient sculptés en surplomb tellement ils étaient bien peignés et gonflés. Il avait été tenté de tendre la main pour l'effleurer, il ne l'a pas fait, il craignait que le moindre geste ne la fasse disparaître. Il vit encore ses yeux verts, ses paupières rougies, puis son visage tout entier, un visage qui avait cette expression sereine d'un mort sorti de son tombeau pour revoir le monde. Il se demanda comment elle réussirait à enfiler sa robe. Peut-être la robe viendrait-elle toute seule se glisser sur son corps.

Mais Mademoiselle Bizarre ne parvenait pas à se vêtir de la robe comme elle l'avait fait toutes les autres nuits. Il pressentait que, si elle ne réussissait pas à la mettre, elle ne reviendrait plus. Il tendit la main pour l'aider, il effleura sa cuisse, il fut aussitôt pris de tremblements, il s'écarta, il voulut voir ses yeux, elle n'avait pas de regard, elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, il le savait. Il voulût juste toucher ses paupières. Il le fit. Elle ne manifesta aucune réaction. Il regarda son nombril qui était d'une effrayante beauté. La cavité comme une blessure cicatrisée formait une bouche étroite et obscure bordée d'une peau marbrée sans pigment. Un creux esquissé sur une surface absolument lisse. Il se dit qu'il était en train de la voir pour la dernière fois. Le matin, il fit ce qu'il n'aurait jamais dû faire, il prit la robe dans l'armoire et la regarda à la lueur du jour. Au premier rayon du soleil, celle-ci tomba en poussière et mademoiselle Bizarre ne revint plus jamais dans l'armoire.

Alors, il fouilla dans l'armoire et découvrit les lettres qu'elle écrivait et celles qu'elle avait reçues. Elles étaient rangées dans un carton.

*« Mon cher,*

*Quand j'étais enfant, j'avais déjà quelques fleurs du mal dans mon jardin. Je me souviens aussi des ombres, je jouais avec elles. J'allumais une bougie pour avoir l'écran sur lequel mes mains inventaient des chevaux marins, des chauves souris, des singes, des oiseaux. Je cherchais des formes éphémères qui tremblaient avec le feu, ce souvenir me vient toujours miné d'une profonde solitude qui sent les fleurs noires.*

*Je n'aurais pu imaginer alors que toutes les angoisses provoquées par un vide terrifiant allaient trouver leur soulagement au fond d'un regard. Quand je t'ai rencontré pour la première fois, je le n'ai pas compris toute de suite. Auprès de toi je n'étais plus une ombre, il m'a fallu éprouver la profondeur et la durée de la rencontre de nos regards pour comprendre ce qui se passait. C'est toi qui m'a fait sortir de l'ombre. Je n'aurais pu le faire toute seule. Mon visage a toujours été caché, comme moi même. J'ai beaucoup marché dans cette forêt et malgré la redondance avec laquelle la vie s'y exprime, je n'existais pas*

*parce qu'il me fallait un regard, il ne pouvait être que ce geste maladroit pour arroser quelques fleurs de nuit. »*

*« A Mademoiselle Bizarre,*

*Quand j'étais enfant, les soirs d'hiver, je regardais les ombres que provoquaient les lueurs du feu sur le plafond blanc. J'entendais le bois crépiter, tard dans la nuit, je m'endormais et lorsque je m'éveillais bien avant qu'il ne fasse jour, je voyais que l'ombre avait presque envahi tout le plafond, il ne restait, à la hauteur de la cheminée, qu'une dernière petite tâche de lumière, aussi mourante que le feu lui-même. J'attendais l'instant où j'entrerais dans l'obscurité absolue. Je dormais à côté de mes sœurs. Jamais je n'aurais cru à cette époque qu'il existait, de l'autre côté de l'océan, une fille qui m'attendait hors du temps. Quand je t'ai rencontrée pour la première fois, maintenant je le sais, quand je t'ai vue en face de moi, j'ai su qu'une terrible altération allait se produire. J'ai pris peur, je m'en souviens avec précision, j'ai pris peur parce que ma volonté de l'éviter était déjà anéantie.*

*Toi, tu sors de l'ombre, au détour d'un chemin dans la forêt, tu passes près de moi en me saluant, telle une femme distinguée avec ton chapeau vert aux bords amples que tu portes sur ta tête et qui te cache en partie le visage. Moi, je te fais un signe de la main, un peu maladroit, je le reconnais, et nos regards se rencontrent juste avant de nous croiser. Nous ressentons alors l'un et l'autre une légère brûlure dans notre poitrine, nous sourions cependant, nous sourions de ce sourire qui en dirait long à l'étranger du monde sur l'aventure qui nous unit malgré tout ce qui nous sépare. Comment puis-je imaginer que le temps ait passé ? Cette première fois où tu t'es avancée vers moi, alors que j'avais aperçu de loin ta silhouette, j'ai deviné, je peux te l'avouer maintenant, que l'un et l'autre nous nous attendions. C'est la nuit. Je me suis assis au pied de ton lit pour te regarder dormir. Dans ta chambre, le silence de la ville. J'entends ton rire, et pourtant ton corps nu est apaisé. La maison que tu habites est pleine de tes mystères, j'ai gravi l'escalier en courbe légère, entre les murs bleus du ciel, cet escalier que je t'ai vue toi-même monter avec une élégance inouïe qui m'a ravi. Je ne troublerai pas ton sommeil. J'attends que ta maison me parle à ta place, il faut que je sois patient, sa pudeur m'honore. Je lui dis, pour la mettre en confiance, que la mienne est au bord d'une forêt, qu'elle a des fantômes, et que moi-même, je ne suis peut-être que l'un de ces fantômes. Je ne sais pas si tu nous écoutes, si tu fais semblant de dormir. Tu as la tête enfouie dans ton oreiller, je vois tes cheveux qui, comme tu le dis toi-même, cherchent toujours leur place. »*

*« Mon cher,*

*C'est la nuit qui, avec ses attributs charmants et mystérieux réveille mon corps de sa torpeur insidieuse, des mensonges que je me raconte pour arriver à croiser la lumière violente de la journée. Le jour, je fais semblant d'exister pour sortir de mes chimères quotidiennes, arroser le soleil, coiffer les sirènes, rougir les roses. Alors, je ne m'appartiens pas. Mes jambes marchent en dépit de ma volonté, mes mains ont leur conscience propre lorsqu'elles travaillent, ma voix n'exprime que ses raisonnements particuliers et moi, j'attends le moment où les lumières des*

*corps célestes se calmeront pour reprendre ma place dans mon corps.*

*Le crépuscule, avec toutes ses couleurs changeantes, rend incontournable le fait que l'univers soit vivant et c'est peut-être cette conscience presque cosmique de l'existence que me révèlent les émotions que je suis la seule à éprouver et en quoi consiste ce que je suis. Dans le coeur du silence, j'arrive à écouter le dialogue éloquent de mes rêves avec les tiens. Je m'assieds dans la cuisine, là où ton imagination me cherche souvent, je t'écoute avec ma peau. Je te sers un verre de rouge, je t'offre mes mains à présent soumises à mes ordres et à ce moment, les temps et les espaces les plus éloignés se touchent, toutes les menaces de l'obscurité de l'océan sont détournées par le désir. Nos rendez-vous ont lieu dans les endroits les plus inattendus, dans la cartographie de nos délires partagés. Je reçois tes orchidées dans ton jardin en souriant, je te raconte mes histoires anciennes dans la maison où je suis née, tu m'invites à danser sur l'herbe, nous nous faisons promener par nos mémoires et c'est vraiment difficile de te laisser lorsque l'aube s'annonce, que ses lumières me rendent encore à la crudité du jour. »*

*« A Mademoiselle Bizarre,*

*Toutes les nuits, c'est vers trois heures du matin que je m'éveille après avoir dormi quatre heures, tout au plus. J'ouvre les yeux, je cherche encore le sommeil, il ne revient pas. J'entends les bruits de la maison, puis ceux de la ville au loin, de l'autre côté de l'océan. Ici, il y a aussi le corbeau matinal, celui qui à l'aurore vient frapper de son bec, la vitre d'une fenêtre située sous le grand escalier. Le voisin m'a dit un jour que, pour répéter ce même geste, avec la même cadence, il avait dû être apprivoisé. La première fois où je l'ai entendu, il m'a fait peur, ses coups secs ne faisaient pas partie des bruits habituels de la maison. Je me suis glissé dans le couloir, j'ai tenté de l'apercevoir depuis l'intérieur, dès qu'il a vu ma tête, il s'est envolé. Peut-être est-il là-bas, de l'autre côté de l'océan, sur la bord de ta fenêtre. Depuis qu'il est parti aux tropiques, il ne se regarde plus dans le miroir, il préfère se laisser nourrir par toi qui lui donne dans tes mains, les miettes de pain qui lui ont fait oublier son réflexe conditionné.*

*Je voulais te dire aussi que le chat est mort depuis deux ans, en plein cœur de l'hiver, que ses poils étaient dressés par l'épouvante quand je l'ai trouvé gisant sur le tas de bois. Je voulais te le dire parce que je l'entends encore le chat quand il frôle les murs pour venir me rejoindre dans mon bureau. Il continue d'accompagner mon écriture nocturne. Pourquoi a-t-il eu si peur au point d'en mourir ? La maison cache-t-elle les secrets de sa terreur qu'elle ne m'a pas encore dévoilés ? Je pourrais te parler des souris, des mésanges, des araignées, et des mouches qui vont bientôt revenir. Des chevaux qui étaient dans l'écurie au siècle passé. Eux, je les ai entendus une seule fois hennir. J'ai été si surpris que j'ai échappé la bûche que je tenais dans mes bras. Mais ce sont les humains qui hantent la maison. La nuit, ils manquent parfois de discrétion, ils se comportent comme si je n'étais pas là, comme si je n'avais jamais existé. Sans doute me donneront-ils ma place le jour où je ferai partie de leur communauté. Parle-moi des animaux qui peuplent tes rêveries ! Tu m'as confié que des animaux de tous les temps occupaient ton esprit de visions inattendues. Souviens-toi, tu me l'as dit, quand j'étais près de toi, qu'il faisait déjà jour. »*

« *Mon cher,*

*L'aventure d'aimer par des paroles dans une langue qui n'est pas la mienne, qu'il me faut découvrir comme le corps de l'être aimé lorsqu'on le déshabille par la première fois. Il me faut presque tout imaginer, presque tout nommer. Sur les hirondelles, par exemple, le dictionnaire n'a pu me dire que cela : « oiseau passe-reau à dos noir, à ventre blanc et à queue échancrée, qui capture les insectes au vol. Les hirondelles migrent des régions tempérées vers les tropiques en automne et reviennent en mars-avril. » Même si je ne suis pas parvenue à nommer en ma langue l'oiseau-mot, le fait de savoir que les hirondelles migrent vers les tropiques me fait rêver. Si j'avais eu un pigeon voyageur, je lui aurais demandé d'aller chercher le poète à la campagne pour l'inviter à venir me voir avec ses hirondelles.*

*Quand tu étais près de moi, qu'il faisait déjà jour, on était dans la maison. La maison qui reste silencieuse depuis une quarantaine d'années et qui garde des mémoires que même moi je ne peux imaginer. Je l'habite depuis une dizaine d'années, pourtant j'ai l'impression d'avoir des mémoires de toute une vie quand j'y suis. Peut-être parce que j'ai mis un peu de moi en chaque objet, comme je ne l'avais jamais fait. Maintenant, elle te garde aussi. Elle a fait certainement ta photo, elle a enregistré ton rire, ton parfum, ton dessin dans l'espace avec toutes ses lumières et ses ombres. Et des fois, elle me gêne en me montrant des petits signes de toi, ta voix dans l'air, tes lèvres dans une tasse, des vestiges de ton corps dans les draps. Je sens que les murs s'aperçoivent de la teneur de mes sentiments, qu'ils m'offrent des petits cadeaux quand j'en ai besoin. »*

« *A Mademoiselle Bizarre,*

*C'est encore au milieu de la nuit que je me suis levé pour retrouver le moment où je t'ai quittée. Je suis descendu le long escalier à double courbes tandis que le tien n'en a qu'une. Je me suis assis dans mon bureau, j'ai entendu le silence du monde. J'ai fermé les yeux, j'ai posé la tête sur ta poitrine, j'ai entendu battre ton cœur. Les mots viendraient un à un de la douceur régulière de ses battements qui résonnent maintenant dans mes oreilles. La terre. Sa rondeur m'apparaît avec la pleine lune qui inonde de sa lumière le jardin et les ombres immobiles des arbres. L'océan qui nous sépare, que seule la rivière, derrière la maison, rejoint, de la source à son anéantissement.*

*Autrefois, ce fut le silence des morts. Ces derniers ont abandonné les lieux de leur repos, ils se sont retranchés dans les profondeurs de la terre. Ma tête devrait se tenir droite sur mes épaules malgré le désarroi que provoque leur déperdition. L'intruse venue d'un autre monde. La curiosité de ses grands yeux ne reconnaît aucune limite. L'intruse bouleverse la familiarité quand elle fait surgir de son regard scrutateur l'étrangeté qui se cache en chaque objet. Elle se glisse d'un mur à l'autre sans jamais se heurter aux meubles, elle franchit une porte et l'autre sans faire le moindre bruit. Elle monte, descend, frôle les plafonds, toujours portée par les mouvements de l'océan.*

*Les mots que tu prononces ne sont pas ceux de ta langue. Ils leur ressemblent parfois, mais ils n'ont pas la même musique. Je pourrais les entendre sans chercher à connaître leur signification, pour le seul plaisir d'écouter ta voix, le timbre si particulier*

*de ta voix qui fait de tous les mots murmurés le souffle d'une souriante gravité. La fatigue me reprend, mes paupières se ferment. La lumière du jour tardera à venir. Et ta voix, je l'entends encore, ta respiration à peine perceptible depuis que l'océan ravisseur l'a de nouveau emportée. »*

« *Mon cher,*

*J'ai eu l'idée d'essayer de regarder en haut pour voir quelque chose d'autre, pour trouver un regard. C'est alors que ma raison ne pouvait que refuser ce que mes yeux voyaient. En face de moi, de l'autre côté de la rue, se trouvait mon corps. Finalement libre de ma tête, il marchait à grands pas. Je l'ai vu en train de changer ses vieilles chaussures plates par des escarpins rouges, et son pantalon usé, par un robe noire. Il s'est arrêté près de la grille qui entoure la sortie de métro, il est resté longtemps là, prenant l'air chaud de la caverne souterraine. Sa robe se gonflait à cause de l'intensité du vent vertical qui venait de dessous, ses jambes semblaient trembler, ses bras s'ouvraient un peu en se laissant flotter dans l'air, on aurait dit que si ce corps avait eu une tête, ses yeux se seraient fermés à ce moment-là. Mes yeux n'appartenaient plus à mon corps. Ils restaient bien ouverts. De ce côté de la rue, ma tête tirée par terre, regardait tout impuissante. J'avais l'impression qu'elle venait d'être découverte par des chiens. Ils attendaient le feu vert pour croiser la rue comme les humains, mais ils avaient l'air d'avoir faim. On ne sait jamais. Les chiens, ils ont toujours l'air d'avoir faim.*

*Je dormais encore, lorsque j'ai ressenti ta présence. Je me suis levée sans trop savoir pourquoi, j'ai marché comme si je me trouvais plongée dans un rêve flou, mes pieds nus touchaient la pierre froide et noire de l'escalier, je suis descendue jusqu'au salon doucement, j'étais certaine de te rencontrer. Je me suis assise par terre, j'ai écouté des petits bruits qui semblaient t'annoncer, j'ai attendu quelques instants en doutant de la puissance des songes. Je sentais ton parfum et malgré la lumière du jour qui n'était pas encore né, qui menaçait mon état léthargique, j'ai gardé avec toutes mes forces oniriques ta présence à la maison. J'avais même l'impression que tu prononçais mon nom, je me suis vite rendu compte qu'il ne fallait pas te chercher avec mes yeux. J'avais le même destin qu'Orphée et sa belle Eurydice, empêchés de voir le visage de l'amour et avant que je ne devienne une statue de sable, j'ai senti une chaleur que s'installait dans mon ventre. J'étais heureuse d'être vivante dans ma chair aux sensations les plus réelles que je n'ai jamais vécues. Alors, tes mains ont glissé sur ma taille, elles ont trouvé leur place dans des courbes imprécises, j'avais l'impression qu'elles étaient partout sur mon corps. Je les ressentais dans leur chaleur et leur mouvement tendres. Avec tes gestes, tu me dédiais tes poèmes d'amours que étaient interdits aux mots, tu sculptais avec tes mains une chanson sur mon corps, une chanson qui m'enchantait et qui me retient dans ce monde de sensations inattendues. Tes rimes, je les retrouve encore sur moi, il y en a une dans mon sein, il y en a autre sur mes jambes, une autre sur ma bouche qui s'ouvre juste pour dire ton nom. Je sentais ta barbe près de mon cou, je me suis retenue pour essayer de garder ce petit moment mais je n'avais pas le droit de retenir le temps du rêve. Il fallait le vivre au moment même, le garder dans la mémoire de la peau. J'espère que durera toute la journée, ta pression sur ma poitrine que je ressens encore à chaque fois que mon cœur bat. Je te garde dans mon jardin*

*le plus secret, tu t'y promènes avec mon désir. »*

*« A Mademoiselle Bizarre,*

*L'aube est déjà là. Le bleu du ciel, un bleu clair au-dessus de la colline. Les hirondelles sortent de la grange, elles chantent la naissance du jour. Il y a cette déchirure sous la peau de mon corps, l'obscur tristesse des désirs perdus. La guerre silencieuse des visages de l'amour. Ce qui se sépare en moi me brûle la poitrine. J'ai trop rêvé d'une harmonie que les conventions humaines ne permettent pas. Ce matin, je ne parviens pas à capter les signes d'un sentiment de paix, de sagesse de la nature. Même le silence de la maison ne calme l'angoisse qui m'agite de l'intérieur. Et je me dis que si je mourrais là, maintenant, je serais heureux.*

*Cette violence est venue des bas fonds organiques, une violence terriblement passive. Elle m'a fait voir l'intérieur de mon corps pris par une tourmente sans mouvement. La tourmente qui a épuisé toutes les impulsions en les frappant d'inertie. L'imposition fatale d'une absence à l'autre. Et les tremblements du vide, ces infimes tressaillements qui nous mettent en état d'éveil au cœur de la nuit. Cette violence s'est elle-même étranglée dans ma gorge, elle n'a pas expiré en sortant de ma bouche comme je l'espérais. Elle est restée là, source de mon atonie. Sans doute aurais-je dû crier, crier très fort dans la maison mais j'étais paralysé. Je te savais pourtant assise dans ta cuisine, de l'autre côté de l'océan. L'ordre du monde tout aussi impassible. Dans la journée, l'ardeur reviendra, je marcherai, mes jambes et mes bras retrouveront leur audace habituelle, je ne puis sombrer plus longtemps dans l'immobilité d'une absence trop irréductible. Le bleu du ciel est encore plus blanc. De cette couleur blanche d'une brume à l'instant dissipée. Le soleil éclaire les mots écrits, la nuit est définitivement achevée avant son retour. »*

*« Mon cher,*

*Ce soir, j'ai rêvé de la mort. Pour se présenter, elle a choisi l'ambiance nocturne d'un petit bar de coin du rue, plein de fumée. J'étais au comptoir lorsqu'elle est arrivée, habillée en noir, rayonnante comme je l'avais toujours imaginée. Elle s'est assise à côté de moi, elle a souri, elle a fait un signe au patron du bar qui nous a apporté deux coupes d'un spiritueux rouge. Nous avons partagé l'alcool et un moment de silence avant qu'elle me prenne la main gauche pour m'avouer un secret. Moi, me dit-elle, je propose toujours une coupe avant de passer à l'action, il faut avoir été touché par l'amour, me prévient-elle, pour ne pas être transpercé par mon couteau fatal. Il paraît que dans la scène suivante je rêvais encore. Je n'en suis pas sûre. L'atmosphère était pareille à la première. Pourtant, à la place de la mort il y avait un homme à pleine barbe. Il me regardait depuis ses séismes les plus profonds. Son silence ressemblait à la musique de la mer que j'écoutais souvent dans les coquillages. Je n'ai jamais été lassée de m'enchanter avec ses chants mystérieux. Il me faisait plonger peu à peu pour aller voir mes régions abyssales qui communiquait avec les leurs. C'est incroyable quand je pense que la musique de l'univers qui me faisait dormir, enfant, a pris le corps d'un homme pour réveiller la femme. C'est vrai qu'il existe un océan entre nous, il murmure des mots que j'entends même si la nuit me trouve à des milliers des kilomètres, seule allongée*



*dans mon lit. Le sommeil est le frère de la mort, depuis que tu m'a appris ta langue silencieuse, je ne dors plus, je me refuse à la mort, à sa fulguration toujours présente dans mes rêves, mes angoisses ont été remplacées par le visage souriant de ton amour. Tes mains m'observent attentives, ton sourire conduit mes chimères, ton regard caresse tendrement ma peau, ton imagination lit mes désirs, l'océan qui bouge dans tes yeux me déraisonne comme le spiritueux. Et toi, tu m'as dit que j'avais l'air de m'abandonner comme je ne l'avais jamais fait. Je rêvais, peut-être. »*

*« A Mademoiselle Bizarre,*

*Mes lèvres ont glissé sur ton ventre, l'océan nous a laissé seuls. Au creux de ma poitrine ta tête s'est réfugiée, les battements de ton cœur que j'entends encore sont devenus les miens. Qu'elle commence pour toi, qu'elle finisse pour moi, la nuit nous unit. Je pourrais te conter une histoire, celle du monde qui perd de sa vitesse. La pensée se fragmente chaque fois qu'elle tente d'atteindre ce qui lui échappe. Elle se fait fugitive quand elle oublie ce qu'elle cherche. Face à ton regard, en auto-portrait invisible sur le mur, l'inspiration ne prend que la forme de ta silhouette. Je sais bien que je dois être patient, que je dois me laisser porter par les cadences tropicales de la nuit. Toute à l'heure, quand il faisait jour, que le soleil avait réussi sa percée à travers les nuages, je t'ai entendue pleurer. J'étais en train de planter des fleurs de printemps. Accroupi sur la terre, je n'ai pas voulu partager ta tristesse, je préférerais l'éloigner doucement pour ne laisser d'elle, en toi, que des traces de vie. Tes pleurs, je les ressentais dans mon ventre plié.*

*Combien de fois m'a-t-on expliqué le sens, intraduisible dans une autre Langue, du mot saudade ! Après avoir écrit ton poème, tu l'as mis à côté de ton prénom. Et ce mot qui mêle la nostalgie, la tristesse à l'amour, ce mot m'a toujours fait peur par le pouvoir de sa répétition infinie, comme s'il ne cessait pas d'être l'écho de lui-même. Et toi, tu l'as inscrit ce mot pour me dire ton état après avoir composé ce fado. Maintenant son sens a pris corps, je ne suis pas rassuré pour autant, j'ai le pressentiment que la déchirure qu'il annonce vient de la nuit des temps. J'ai fermé tes paupières, je me suis mis à pleurer. Quelques larmes, je les ai retenues avant qu'elles ne coulent sur mes joues. Plusieurs fois, j'ai murmuré ton prénom pour chasser les démons de la tristesse. Ton sourire est revenu, là, dans la nuit. Et même ton rire. J'ai embrassé ta bouche. La nuit est ma complice. Elle me tire de mon lit pour te rejoindre.*

*Le jour, il est plus difficile de t'écrire, la lumière est devenue trop violente. Toute à l'heure en plantant des orchidées près d'un pommier chargé d'une myriade de fleurs blanches, j'ai entendu ta voix me dire : « mon cher ». J'ai souri en pensant que l'océan pouvait être une chambre d'écho. Ta douceur ironique m'accompagnait comme cette philosophie du monde qui traverse le temps d'une parodie sans fin dont nous ne sommes pas dupes. Ici, quand je suis avec des gens, que je poursuis une conversation, je te vois, je sais que tu pourrais dire quelques mots, toi aussi, que ton silence vient de cette absence que j'ai pourtant rendue irréaliste. Comment as-tu réussi à te glisser dans la maison ? Et maintenant, dans le jardin où tu marches devant moi. Personne ne semble réaliser que tu es là, même si mon regard te cherche parmi ces visages qui me sont tant familiers.*

*J'ai fait cette nuit des rêves confus, je n'en ai gardé aucune trace pour la journée, je suis vide de toute histoire diurne. Je devrais encore attendre la prochaine nuit, je me sens trop désemparé dans l'après-midi, ou bien je crois t'avoir oublié un moment, et j'ai peur que tu m'en veuilles. Tu reviens toujours, tu t'avances vers moi, je fais quelques pas, je voudrais t'inviter à danser sur l'herbe, je me trouve ridicule, j'ai presque honte d'écrire ce qui prend déjà l'aspect d'un aveu trop juvénile. Je suis heureux qu'aujourd'hui tu sois dans le jardin, c'est une grande première ! Les orchidées, c'est pour toi, je suis sûr qu'elles seront pareilles à celles des tropiques.»*

« Mon cher

*Tu m'as demandé, avant de partir, de te donner des détails de ma maison, là où nous avons créé une mémoire si vivante de notre rencontre. Mais à présent la maison est vide. Le bleu ciel de ses murs est devenu plus pâle, les objets ont pris l'air de s'endormir, et même les formes de vie les plus simples se refusent au mouvement. Il y a les plantes qui se défont en feuilles jaunes par terre, il y a le lézard qui habite le plafond de la cuisine depuis longtemps et qui ne sort plus à la lumière, il y a la trace des jours qui passent et qui restent dans des chaussures tirées de n'importe où, il y a des mégots qui traînent dans les cendriers, des tasses de café déjà fini. Je connais très bien ces jours-là où le temps fait semblant de ne pas passer, où les jours se déguisent en nuit, invitant à l'introspection. Mais il n'est pas vrai que la maison se charge toute seule d'imprimer la grisaille des jours dans ses murs. J'ai l'impression que mon esprit parle à travers elle. Mes pleurs et mes rires, mes silences et mes bruits, ils restent tous gardés, mélangés à des sentiments de gens que je n'ai jamais rencontrés, qui ont laissé eux aussi leurs mémoires dans ces murs.*

*C'est pendant ce temps d'enchantement que je revois tous mes chapitres, que je reviens sur mes pas tout en connaissant ce que je devrais bien reconnaître. La maison, elle m'offre quelques éléments pour composer le tableau. Sur le plein de l'antériorité, j'arrive à repérer des images achevées de mon histoire, de ma pensée, ces révélations ne se lassent pas de garder une étrangeté à tout ce qui a été vécu. Comme la ressemblance qui existe entre une personne elle-même et le rêve que nous faisons d'elle. C'est et en même temps ce n'est pas, car une transfiguration s'impose par la traduction.*

*Comment pourrais-je parler de la maison qui n'est plus la même depuis que tu y es venu, depuis que tu es parti ? Est-ce que je devrais parler d'un temps précédent, de la maison qui ne t'avait jamais reçu, de ses fantômes ? Mais cette maison n'existe plus, à sa place il y a une nouvelle couche de peinture faite des nuances que tu as laissées sur ma peau dont les pores respirent par les murs.*

*À présent c'est l'escalier qui me pose plus de questions. Capté par ton regard, ses courbes m'ont appris la sinuosité qui devrait accompagner mes mouvements, lorsque je monte les marches qui me conduisent de l'espace ouvert du salon à l'intimité de ma chambre. En touchant ses pierres noires avec mes pieds nus, alors que je te faisais monter dans mon monde et visiter mon corps, j'ai bien compris la leçon de légèreté et de volée inattendue du serpent suspendu dans l'air. J'ai repris tous ses enseignements sous l'ombre de la chambre. J'ai inventé moi aussi mes courbes pour que tu puisses t'y promener en éprouvant le vertige de tout ce qui se trouve au-dessus du vide, j'ai réinventé la rondeur avec mes seins, mes hanches*

*pour te faire oublier quelques instants la mémoire de ce qui est aigu, je t'ai offert les formes plus obscures, tendres et cachées de mes profondeurs, en leur mouvement, pour te conduire au miracle de la vie. Ce sont là les secrets de pierre que la maison racontent depuis que tu es venu, depuis que tu es parti. »*

*« A Mademoiselle Bizarre,*

*Maintenant je connais le temps où ton corps est tourmenté par tes menstrues. Ma pudeur voudrait que je demeure silencieux, tes yeux me demandent plus d'amour qu'à tout autre moment. Ta souffrance est, tu me l'as dit toi-même, plus incommensurable que celle de tes angoisses. Et tu la rends si éloignée de moi que je tente en vain de me glisser en elle. Je ferme les yeux, je vois ton regard qui m'appelle, ton regard d'animal blessé. Seule ma barbe posée sur tes lèvres entre tes cuisses pourrait peut-être t'apaiser. Je souris, ta douleur ne peut me rester étrangère.*

*J'ai sans doute eu peur de te perdre. Ton désarroi, tes préoccupations, tes troubles... tout ce que, de l'autre côté de l'océan, je ne peux que pressentir, parfois en me trompant. Il me suffit d'entendre ta voix, même un râle ou un gémissement pour que je me retourne dans la rue où je marche et que j'aperçoive ton visage, ta poitrine sur laquelle ma tête se pose, mon souffle cherchant à entrer dans ton corps par les pores de ta peau. C'est ridicule de te l'avouer, même tes organes sont aussi beaux que tes bras ou tes jambes, tes bras surtout, tes bras qu'un homme a insulté, tu t'en souviens, en les déconsidérant comme des os. Tes bras dont la finesse enlace ma propre détresse chaque fois que je me sens triste de te savoir si loin de moi.*

*Et ton sang sur mes yeux colle mes paupières. Le monde fragmenté de ton enfance. L'éclair d'un rire. Les ombres de la fillette, au loin, par delà les vagues, dansent le moment de leur disparition. Une violence évanouie par les dernières larmes. Les rares fois où je me souviens d'un rêve, depuis notre rencontre, celui-ci est terrifiant comme si mon inconscient tenait à me rappeler mon archéologie. Ce matin, à l'aube encore une fois, les images qui me restaient présentes avec une étrange précision m'ont effrayé : je suis là debout en train de regarder ma tête de face, posée dans une bière vitrée, immobile sur du sable, je vois ma tête à travers cette vitre, comme dans un musée, je cherche à lui parler, elle se tourne de profil, je vois alors ses lèvres bouger pour murmurer des mots que je n'entends pas, et, brusquement le couvercle de la bière se brise, des graviers tombent sur ma tête, mes lèvres s'affolent, ma bouche aspire de l'air jusqu'au moment où les graviers finissent par emplir la bière toute entière.*

*Eveillé, je me suis souvenu d'une autre image : des hommes et des femmes, vêtus de blouses grises sur lesquelles des traces de plâtre formaient des figures géométriques, étaient en train de travailler dans un gigantesque atelier de sculpture. Je leur ai demandé ce qu'ils faisaient, ils n'ont pas pu me répondre. J'aurais tant aimé avoir des rêves plus romantiques, des rêves qui t'offrent de l'espoir, de l'illusion, cette fatalité de la pétrification, je pensais qu'elle m'avait quitté, et elle revient comme une hantise triomphante. Je me suis souvenu de l'océan, de ses bruits nocturnes incessants, ton visage est apparu dans la pénombre, j'ai attendu que tes paupières se soulèvent, et ton premier regard m'a délivré de mon angoisse. »*

« *Mon cher*

*J'ai l'impression que tous les tremblements que j'ai vécus ces derniers jours m'empêchent de rentrer en moi même, m'éloignent de ma vie intérieure et me font attendre pour le moment de te retrouver dans mes songes. Pour t'écrire, il n'est pas suffisant d'avoir une heure, il faut faire le rituel presque sacré que la banalité m'empêche de faire quelque fois. J'avais pensé qu'il fallait retrouver la force de l'amour que tu m'as fait connaître depuis les premiers jour où nous nous sommes rencontrés. J'ai essayé de reprendre la mémoire que j'ai de toi et quelque chose de curieux s'est passé. J'ai commencé à écrire une version des effets de notre rencontre, mais je ne suis pas encore arrivée à raconter ton arrivée magique. Je me suis dit que mon inconscient aussi, il joue avec moi. Voilà le début de l'histoire, la façon par laquelle je peux raconter ce qui s'est passé avant que tu n'arrives.*

*Longtemps je me suis couchée de malheur. Les bougies et les fleurs à gauche, le verre de vin, les cigarettes, mes livres préférés en face, sans quitter la chambre, je partais souvent en voyage. Et comme à l'époque mes jours manquaient d'action et même de vie, je lisais en essayant de me mettre à la place des personnages, de vivre leurs douleurs et leurs ravissements. Ainsi, selon mon appétit littéraire, je devenais une prostituée parisienne du XIXème, un pirate en quête de trésors incroyables, un pauvre diable qui se bourrait la gueule dans une taverne sale de n'importe quelle banlieue, une dame sans merci... Parfois, la transition du sommeil se faisait de telle façon que la narrative subsistait, je rêvais les rêves des personnages à la place des miens. J'aimais bien me remplacer par d'autres puisque que je n'aimais pas mon propre récit*

*Il paraît que la tournure que j'étais prédisposée à vivre s'est annoncée un matin perdu dans le calendrier, sans aucune importance apparente, et en plus, cachée derrière une action aussi banale comme celle de sortir pour acheter du pain, juste pour tester ma capacité de distinguer les fleurs artificielles de vraies fleurs. Mais malgré mes nuits de sommeil agitées et mes journées narcotiques, je gardais encore mes sens pour savoir que les fleurs artificielles ont moins de vie puisqu'elles ne portent pas la mort sur elles. J'aurais toujours pu les reconnaître.*

*Au milieu de la grisaille quotidienne, moi qui sortait pour acheter mon petit déjeuner, je suis tombée sur une fleuriste au coin de la rue qui n'avait pas été là depuis des années. La vision m'a fait penser à la fois à la fête des couleurs d'un spectacle et à l'ambiance du cimetière. J'ai fixé pour longtemps mes yeux sur les tournesols que j'adore, et il y en avait un maladroit qui tournait en sens inverse. Je me suis fait arrêter par la singularité de l'apparition, mais je doutais de moi même. Elle m'a suggéré pendant un bref moment des associations insensées. D'abord le tableau que j'appellerai « Le tournesol fou » me faisait penser que ceci serait l'épreuve de l'imitation que la vie peut faire de l'art. Ensuite, tous les récits que j'avais dans ma mémoire, que j'avais vécus durant mes nuits depuis si longtemps se sont mélangés à une vitesse incroyable qui me tournait la tête. J'ai fermé les yeux pour quelques instants. »*

« *A Mademoiselle Bizarre,*

*Je n'étais plus en mesure d'écouter ce que tes lèvres ont murmuré, les mots d'un souffle apaisant. De ta voix à peine rauque portée par les vagues, les mots qui n'ont plus besoin de donner du sens pour chasser l'incertitude du son, de ses échos. Les turbulences énigmatiques du temps décompté. Mais le temps était celui des cycles naturels, il ignorait l'heure de sa fragmentation. Le jour, la nuit. Ou encore, la nuit, le jour. Chaque fois que s'ouvraient tes paupières, la lueur de ton regard triomphait de la pénombre. Et ce fut mille fois la naissance du jour. La nuit elle-même si séductrice était toujours l'invitée du jour, elle n'aurait pas osé se présenter d'une manière impromptue, elle attendait avec une patience convenue, la majesté des signes diurnes. Et toi, tu lui souriais comme si elle était ta grande amie.*

*Le silence de l'éveil au bord des songes que la nuit a écartés. Le rêve trop éveillé pour en être un. Et sous tes cheveux à peine relevés, ton visage abandonné à l'enfance, au temps des chants et des cris muets. Ce qui revenant de si loin jamais n'ira au-delà. Ton front dégagé, sans une trace ridée par l'interrogation. Et lorsque tu t'es retournée, ta peau écrite de mille signes en l'absence de tout ordre, offerts à la lecture de mes doigts aveugles mus par le rythme de l'océan. Et cette crainte surnoise de sentir l'amour s'évanouir dans le brouhaha nocturne de la ville. L'apparition subite de son évanescence, comme l'effondrement d'un corps en poussière de pierre. Le regard éperdu d'un retour fatal à ce qui fut toujours son échec. La violence des rires d'ivresse. Une douleur dans la poitrine. Et le rappel de la sagesse par la seule reconnaissance de la répétition. En vertu du principe que les plus beaux moments de la vie ne sont pas à perdre. »*

« *Mon cher,*

*Les nuits tropicales sont tièdes, tourmentées et muettes. Une rose n'est pas toujours une rose dans les abîmes humides. Moi, j'avais souvent de la fièvre. Je la sentais venir surtout lorsque la lune se cachait, qu'il n'y avait pas un nuage dans le ciel, pas de vagues dans la mer, pas de parfum de fleur, pas de message même incertain dans l'air. Mon corps se disait qu'il était impossible que rien ne revienne du voile argenté de la nuit ou de l'éternel aller-retour de l'océan. Là, il criait, il ne pouvait pas se calmer d'un coup, il cherchait l'intensité, la pire vengeance qu'il pensait pouvoir faire contre la mort de l'amortissement.*

*J'ai rêvé de toi une nuit comme celle-là, je te demandais de faire glisser un petit morceau de glace sur ma peau. Tu le faisais en souriant, assis devant moi, je te regardais avec mes yeux en flamme. Ma peau teinte de rose-thé par la torpeur des ses pluies internes, si bien déshabillée par tes gestes précis, surgissait de la robe qui semblait faite de la même matière que ma chaire.*

*Elle est arrivée petit à petit, la fièvre, lorsque le silence de la chaleur s'imposait à mon corps. La température me parcourrait par le sang, elle circulait intermittente, je ne me laissais pas désirer en vain. Je jetais mes ancres sur l'océan de l'inoubliable, j'inventais des scènes songées qui représentaient mes délires charnelles, les variations de mes rêves sur le thème de ma mémoire. C'est alors que le faible souffle qui battait dans mon cœur est devenu fou, il palpitait et les tremblements*

*m'occupaient comme une maladie délicieuse partout. Tu me sauvais de mes feux follets, tu me donnais mon propre incendie. Tu as découvert chaque flamme étourdie dans mes gestes, tu las as apaisés avec tout tes sens, tes yeux pleins de secrets, tes mains pleines de mystères, tes songes et sa matière, nos délires à quatre mains, la rose que récupère son rouge pendant que la fièvre me prend avec les bras de son délire. »*

*« A Mademoiselle Bizarre,*

*Je n'ai pas peur de te perdre. Jamais je ne te verrai morte. Ton parfum de la nuit chasse l'angoisse de ta disparition. Tous les lointains du monde dansent avec cette frénésie qui te donne la fièvre. Et ta voix me dit le jour des retours. L'instant où tu es née dans le sable. Ton premier rire que l'océan m'a confié comme une douce violence faite à l'air ambiant. Sous tes cheveux, l'allure de ta démarche, dans les reflets de tes yeux si grand ouverts. Le don d'un amour délivré de toutes ses intentions.*

*Je me souviens alors du mystère de ton iris. Quand mon visage si près du tien ne voyait que lui. Tes infimes étoiles vertes. L'au-delà de toi-même dénudé. Tes seins sous mon oreille, ta gorge chante, la pointe effleure ma narine, la joie du vide, sans se dire que. Rien. Juste un chant. Et cette parole endormie par les vagues. Un murmure qui n'en finira plus de traverser le temps.*

*Ta voix très tard dans la nuit. Quand la ville endormie se prépare aux bruits de l'aube. En attente de quelques idées sans jamais être désabusé. Une envie d'abstraction comme la naissance d'une forme qui n'a pas de sens. La grenouille est alors sortie d'une touffe d'herbes, elle s'aventure jusqu'à la mare. Ses yeux globuleux tournent, observent l'alentour, et sa bouche d'un coup sec attrape le moustique, l'avale. Léger clapotis dans les roseaux. Il y a de par le monde un rire coassant qui porte la rumeur des animaux glapissants. »*

*« Mon cher,*

*Tu avais apporté une bouteille de champagne pour fêter l'intervention de l'inattendu, lui qui nous avait tant surpris. Et la puissance étonnante du désir nous a fait oublier l'éloignement qui s'était imposé, retardant la réalisation de notre amour. Il nous fallait la retrouver hors du temps, cette rencontre, dans la saveur de ce qui a été à peine découvert. Tout le mystère qui nous unit méritait bien la torpeur élégante et subtile du champagne. Notre après-midi de poissons, nos regards vers l'océan à travers les verres pleins de bulles, nous a rendu l'irréel et nous nous y sommes plongés. Là, je commençais à couler dans mes eaux incertaines. Je me souviens des vagues, des tempêtes, des larmes. L'eau tourmentée de la mer donnait le rythme et la fureur de l'extase à nos corps. Pendant la nuit, c'était la marée haute, miroir chantant de l'attraction intemporelle de la lune par le soleil. Le corps extravagant qui se retrouve dans le corps de l'autre. Le petit matin, c'était tout le contraire, le souffle doux de l'eau qui s'endort sur la pierre. Le corps nu et apaisé qui se souvient de lui même et bouge, et cherche à se dire qu'il est encore vivant, qu'il est sûr de retrouver ses désirs quand la température de sa peau rencontre celle du corps de l'autre. C'était jour et nuit Yemanjá qui régnait souveraine. L'eau salée était partout, tout le temps, nous avons senti son odeur en marchant au bord*

*de l'océan, nous l'avons gardée sur nos corps, sur nos vêtements, sur nos cheveux, nous l'avons rêvée, elle nous a invités à danser.*

*Puis, après, pendant que la même eau salée s'est glissée en moi, qu'elle a pris sa place en forme de larmes, tu m'a offert tes bras, tu a bu chaque goutte de ma tristesse, tu m'a serré contre toi avec ta chaleur protectrice, tu as caché ma douleur dans le creux le plus profond de ta chair. La tourmente s'est calmée peu à peu, je me rappelle d'avoir ressenti la musique de ton coeur sur ma poitrine avant d'atteindre ce moment de plénitude que jamais je n'oublierai. »*